

VOLCAN

N°104

Octobre - Novembre 2019

Abonnement annuel : 20€

Tirage : 4500 exemplaires

Communes

Alleyras
Arlempdes
Barges
Cayres
Cheylard-l'Évêque
Costaras
Coucouron
Lachapelle Graillouse
Lafarre
Lanarce
Landos
Langogne
Lavillatte
Le Bouchet St-Nicolas
Le Brignon
Le Plagnal
Lesperon
Naussac-Fontanes
Pradelles
Rauret
St-Alban-en-Montagne
St-Arcons-de-Barges
St-Etienne-du-Vigan
St-Flour-de-Mercoire
St-Haon
St-Paul-de-Tartas
Vielprat



Pierre Clavel

Saint-Paul-de-Tartas (Haute-Loire - alt : min. 933 m - max. 1 342 m)

**Page 5 : Marche sous les étoiles avec
«Saint-Paul-de-Tartas en fête»**

Association LAVE (entre Loire et Allier pour Vivre Ensemble) - Rue du jeu de Paume - 43420 Pradelles
Courriel : journalvolcan@gmail.com - Facebook : Lave Asso 

A propos du 18 juillet 1944 en gare de Pradelles

Dans le N°102 de «Volcan» (pages 26-27), il a été rappelé le coup de force des maquisards contre un train en gare de Pradelles le 18 juillet 1944. Ce train qui allait de Langogne vers le Puy-en-Velay transportait des soldats allemands destinés à rejoindre la zone de combat en Normandie.

rural. Des paysans des Bories travaillaient dans les prés qui se trouvaient à proximité de la gare, au lieu-dit «Les Plots», lorsqu'une explosion et une fusillade éclatèrent brutalement. Tous ceux qui se trouvaient là laissèrent leurs outils en plan et se mirent à courir vers le village. Les bœufs attelés ne compre-

porte de la grange qui se trouvait derrière la maison mais d'où l'on apercevait très bien la gare, juste en face. Au bout de quelques minutes, il entendit des balles percuter le mur tout à côté. Il s'empressa de refermer la porte et de quitter cet endroit.

Nous connaissons l'issue de cette embuscade qui ne se déroula pas comme prévu par les maquisards. Avaient-ils sous-estimé le nombre de soldats allemands présents dans le train lorsqu'ils décidèrent de cette attaque, quelques heures avant simplement ? Toujours est-il que ces derniers, une fois l'effet de surprise passé, répliquèrent. Il s'ensuivit un affrontement violent malgré l'énorme infériorité numérique des maquisards qui, semble-t-il, ne réussirent pas à se replier. Je crois que le train retourna à Langogne en marche arrière.

Mon père avait pris soin de cacher son fusil pour la chasse en dehors de la maison car on savait que des soldats allemands avaient effectué des fouilles à l'improviste, même la nuit et sans ménagement, dans des fermes du pays, à la recherche de maquisards. Cela était arrivé dans le hameau du Mazel qui se trouve sur le chemin des Bories à Langogne.



L'évocation de ce mardi 18 juillet 1944 m'a rappelé ce que nous avait dit mon père, des années plus tard. Il habitait au village des Bories situé à environ un kilomètre à vol d'oiseau de la gare de Pradelles. C'était en pleine période des fenaïsons, les gros travaux de l'été dans le monde

naient pas pourquoi ils étaient subitement autant maltraités par l'aiguillon. Un paysan dont le char était en partie rempli de foin monta à califourchon sur le timon, entre les deux boeufs, pour se protéger d'une balle perdue. Un certain temps après, mon père alla près de la

Talon à découper et à envoyer à :

Association "L.A.V.E." - Rue du jeu de Paume - 43420 Pradelles
(Merci d'adresser vos chèques à l'ordre de L.A.V.E.)

Nom et prénom :

Adresse :

Tél. et Mail :

Je souhaite :

- une carte de membre bienfaiteur en versant la somme de 10 € minimum
- un abonnement annuel** en versant la somme de 20 €
- un soutien complémentaire à votre convenance
- le hors-série spécial "14-18" au prix de 5 € (à récupérer sur place ou par envoi postal + 3,20 € de frais de port)**
- le DVD de "Mémoire en Fête 3" au prix de 7,90 € (à récupérer sur place ou par envoi postal + 2 € de frais de port)**
- acheter un jeu de cartes postales en joignant un chèque de 15 €
- compléter** ma collection de journaux Volcan (3 € par N°)
- les journaux "Volcan" du N°0 au 57 (2002-2011) au prix de 120 €
- les journaux "Volcan" du N°58 au 102 (2012-2018) au prix de 65 €
- la collection complète** des 105 N° de "Volcan" au prix de 160 €
- le sommaire des 10 premières années en versant la somme de 9 €
(à récupérer sur place ou par envoi postal + 3,20 € de frais de port)



Changement d'adresse mail
et d'adresse postale :

journalvolcan@gmail.com

Rue du Jeu de Paume
43420 Pradelles

Retrouvez-nous également sur :

alleyras-capitale.info
www.meteo43sainthaon.fr
aros43.free.fr
www.lacombedor.com

La récolte des pommes de terre

C'était au mois d'octobre, en général, que cette récolte pouvait commencer. En effet, semés tardivement fin mai à cause des gelées possibles à cette altitude (plus de mille mètres) les plants tardaient à mûrir. Chaque saison amenait ses types de travaux. Profitant d'une belle journée d'automne, chacun s'affairait sur tout le territoire de la commune et d'ailleurs, car il y avait des terres encore plus hautes dans les parages du Mézenc et sur les monts d'Ardèche tout proches. Le travail était relativement pénible et cassant pour le dos, à piocher toute la journée.



Ramassage de pommes de terre en 1941 à Pigeyses

Cependant, sous un soleil encore généreux et dans un champ bien exposé, dans un environnement agréable de bois aux couleurs d'automne, dans les senteurs de terre remuée, dans le passage de gibier affolé par la présence de chasseurs et de leurs chiens, j'aimais bien cette «corvée». Du fait des journées rétrécies d'octobre on prenait le repas de midi au champ, si celui-ci était trop éloigné de la maison et pour moi cela ajoutait du charme à cette «partie de campagne».

Tout était évidemment bien différent les jours de bourrasques de vent du Nord et de crachin, qui ne manquaient pas d'arriver à cette saison.

La récolte des châtaignes

En automne les producteurs de fruits, de marrons et châtaignes, ainsi que de pommes que nous n'avions pas, venaient des basses vallées (Mayres, La Souche, Montpezat) nous les proposer. Dans leur langage c'était déjà l'accent du midi, disons celui du midi moins le quart.

La récolte sous les châtaigniers arrivait fin octobre lorsque les bogues tombaient de l'arbre. Le travail incombaient le plus souvent aux femmes qui se rendaient dans la montagne en emportant leur maigre repas de midi. Ces fruits étaient à prendre avec des pincettes car la bogue est une boule de piquants. Une fois remplis, les sacs descendaient dans la vallée à dos d'homme ou de mulet.

On mangeait marrons et châtaignes pelés de leur première écorce et cuits à l'eau, puis au soupier, la peau enlevée, on les consommait émiettés dans un bol de lait chaud, en guise de soupe, ou à la veillée on les rôtissait sur la braise de la cheminée. Puis venait le temps du cousina, soupe de fruits secs, à la couleur rosée.

Il n'y avait pas que les femmes qui assuraient la récolte des châtaignes. Ici, dans les Cévennes, cela pouvait aussi se passer en famille ou entre amis. Longtemps dans ces vallées très pentues, le châtaignier en abondance fournissait une bonne partie de la nourriture des hommes et des bêtes. Ses fruits permettaient d'engraisser un ou deux cochons.

La châtaigne ou le marron remplaçait le pain. On avait le lait de quelques chèvres, très à l'aise pour brouter tout au long de l'année sous les arbres de ces ter-

rains escarpés. La cochonnaille, au demeurant délicieuse, qui pendait au plafond de la cuisine, complétait le repas.



Récolte des châtaignes en 1910-1930

Cheylard-l'Evêque : l'abbaye de Mercoire ,

Les derniers jours de l'abbaye

Nous sommes en 1794, le jeudi de l'Ascension, à l'ancienne abbaye de Mercoire. «Ancienne», car les religieuses ont été emprisonnées et le bâtiment va être vendu comme «bien national», pour cause de Révolution, de nationalisation et d'aliénation des biens appartenant au clergé et autres congrégations religieuses.

Les ordres religieux avaient été supprimés quelques années auparavant ; début 1790, les portes des couvents avaient été grandes ouvertes, mais les sept religieuses de l'Abbaye de Mercoire n'abandonnèrent pas leur communauté.

En 1791, la Direction du Département leur alloue une pension, mais elles furent harcelées, perquisitionnées à plusieurs reprises et à l'entrée de l'hiver 1792, elles se réfugièrent dans le village du Cheylard-l'Evêque. A la sortie de l'hiver et jusqu'au 24 frimaire an III (14 décembre 1794), elles furent maintenues en maison de réclusion à Langogne.

Quelques domestiques étaient restés sur le domaine de Mercoire, certainement quelques bêtes pour les travaux ou les transports, ainsi qu'un fermier, sa soeur et leur jeune frère âgé de 10 ans.

C'est donc ce jeudi de l'Ascension que trois cavaliers arrivent sur les lieux. Trois membres du Comité de Surveillance de Langogne : Jean Durand, Mazoier dit «Médoc» et Jean-Baptiste Pagès. Trois gredins aussi qui profitent de leurs fonctions pour terroriser les personnes et rapiner. Tels des rapaces, ils sont à la recherche de quelques biens qui seraient restés cachés, oubliés. Ils ont des pistolets et menacent de brûler des cervelles ; ils ont trouvé une hache pour fracturer des portes, des cordes pour attacher un domestique et le pendre si nécessaire ; ils insultent, bousculent et se proposent de trancher la tête à Claudine, la vieille servante, âgée de plus de 80 ans, si elle ne dit pas où sont cachés les objets de valeur. Tout cela au nom de la République une et indivisible, tant qu'à faire. La pauvre femme décè-

dera, quelques jours plus tard, de toute cette maltraitance.

Le butin était maigre. Mais un jeune bouvier, Pierre Malaval, a été détaché par un autre domestique, et s'enfuit vers Grosfau, son village, à environ 2,5 kilomètres de Mercoire.

Les «surveillants de la République» comprennent subitement les limites de leur capacité de surveillance. Ils vont au plus pressé, ils rassemblent dans un sac leur butin, à savoir : une tabatière, une serrure, six mouchoirs, une paire de bas, un bonnet, plusieurs coiffes, ainsi que de menus objets et obligent le plus jeune frère du fermier à porter tout cela à Langogne.

Ils savent où habite ce Pierre Malaval.

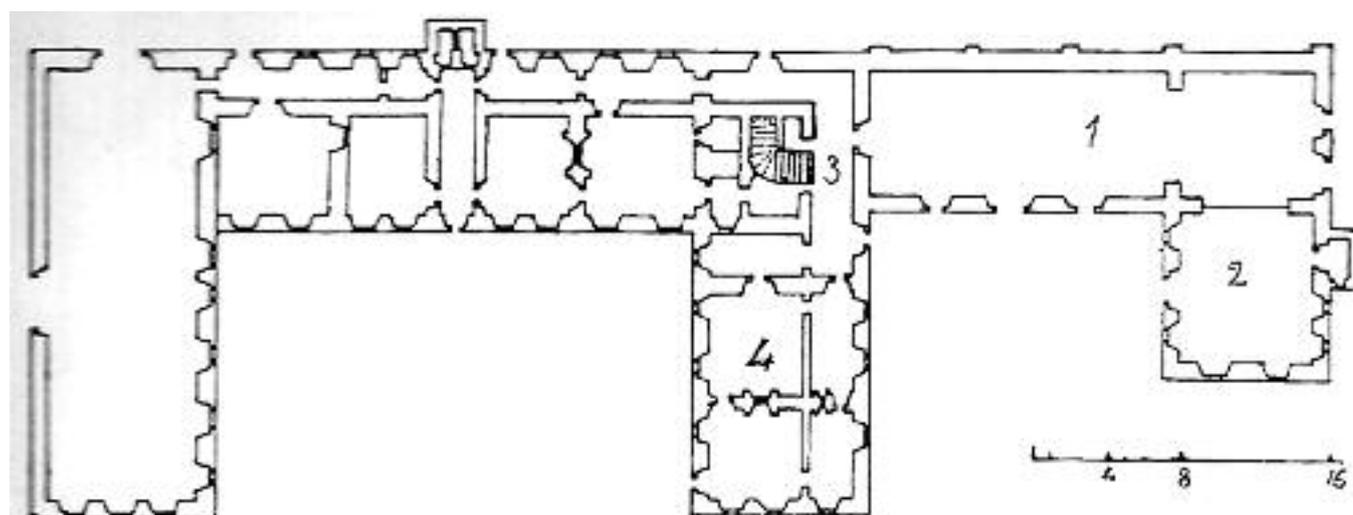
Grosfau se trouve derrière la colline, au soleil couchant. On traverse le ruisseau des Abiouladous, au lieu-dit «le pré de la Dame» (de Mercoire), on remonte sur un plateau, puis on redescend à la rivière surplombée par le petit village.

Pierre Malaval, à bout de souffle, ne s'était pas réfugié chez ses pa-



L'abbaye de Mercoire

la Révolution et le marquis rouge (1^{ère} partie)



Plan de 1880

II. — Monastère de Mercoire : plan établi vers 1860.

1. L'église abbatiale.
2. La chapelle « des étrangers ».
3. Le petit cloître.
4. Salles de communauté (?).

rents, mais a choisi de se cacher dans la grange de la maison au-dessus du village (actuellement la maison Mourgues) d'où il pourra surveiller le chemin de Mercoire. Le trio de malfaiteurs a investi Grosfau, très énervé. Ils menacent de mort la mère du fugitif, l'insultent. Un notable du village, Jean Pagès (un autre Pagès), parvient à les calmer, les conduit chez lui pour leur offrir à boire et donner de l'avoine à leurs chevaux. Il réussit même à les convaincre de retourner à Langogne par le chemin de Boissanfeuilles...

Tout va pour le mieux et les trois «justiciers» quittent Grosfau. Sauf que le jeune bouvier, dissimulé dans cette maison au-dessus du village, voit monter vers lui les cavaliers, se

croit trahi, et file à toutes jambes vers le domaine de l'Hôpital (domaine de la Commanderie de Jalès, au Mas de Grosfau). Heureusement pour lui, les pistolets ne fonctionnent pas, il court dans la descente vers la rivière, mais c'est un coup de sabre sur la tête qui l'arrête. La blessure saigne beaucoup mais n'est pas trop grave. Et c'est encore Jean Pagès, malgré les risques encourus, qui se porte garant du jeune bouvier et réussit à le sortir des griffes des trois acolytes.

Cette petite histoire vient clore six siècles d'existence de l'abbaye. Le domaine a été vendu comme «bien national» quelques mois après.

SOURCES

- «L'abbaye de Mercoire, ordre de Cîteaux», Ferdinand André, 1867 ;
- «Essai sur l'histoire de la Révolution en Lozère», Louis André, 1894 ;
- «Précis d'Histoire du Gévaudan», de Camille Jullian, 1925 ;
- «Généralités hauts-pyrénéennes de la Révolution et du 1^{er} Empire», article Châteauneuf-Randon, in Bulletin de la Société académique des Hautes-Pyrénées, Docteur Labougle, 1951. Consultable sur Gallica.
- «Si Chateyrac m'était conté», l'abbé Pierre Savoie, 1999.
- «Ultime feu à Notre-Dame de Mercoire», N° spécial Lou Pais, Langogne et le Haut-Allier, Pierre Clavel, 2017.
- «Famille de Châteauneuf-de-Randon», blog de généalogie, Gilles Du-bois.